

Jean Panneton

LE DIOCÈSE DE TROIS-RIVIÈRES

1852-2002

150 ans d'espérance



SEPTENTRION

Extrait de la publication

LE DIOCÈSE DE TROIS-RIVIÈRES

Jean Panneton

LE DIOCÈSE
DE TROIS-RIVIÈRES
1852-2002

150 ans d'espérance



SEPTENTRION

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

Photos de la couverture : Vitrail de la Cathédrale de Trois-Rivières : Guy Deschênes. La Cathédrale de Trois-Rivières en 2002 : Bernard St-Onge. Armoiries du diocèse de Trois-Rivières : AETR

Rédaction : Jean Panneton

Recherche : Louis Pronovost, Marcel Lefebvre et Jasmine Johnson

Support aux archives : Denise Maltais, S. Brigitte Hamel, Suzanne Girard et Christian Lalancette

Saisie informatique : Marcella Maheu

Mise en pages : Bernard St-Onge

Collaboration : Ovide Fortier, Jean-Paul Belleville, Jean-Paul Dugré, Jacques Paquette, Royal St-Arnaud, Paul-Émile Thiffault, Jean-Pierre Guillemette

Correction et révision : René Verrette, François De Lagrave

Coordination : S. Suzanne Allard

Si vous désirez être tenus au courant des publications des
ÉDITIONS DU SEPTENTRION,
vous pouvez nous écrire au
1300, avenue Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
par télécopieur (418) 527-4978 ou
consulter notre site Internet
www.septentrion.qc.ca

© Les éditions du Septentrion
1300, avenue Maguire
Sillery (Québec)
G1T 1Z3

Dépôt légal – 3^e trimestre 2002
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 2-89448-336-8

Diffusion au Canada :
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2

Diffusion en Europe :
Librairie du Québec
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris

Préface de Marcel Trudel

QUAND J'ÉTAIS ENFANT (il y a bien longtemps), j'ai vu dans l'église paroissiale, un grand vieillard qu'on appelait Monseigneur Cloutier, vêtu d'une longue mante dorée, sur la tête une haute et étrange coiffure, aussi dorée, qui le faisait paraître plus grand encore; était-ce pour cela qu'on disait en s'adressant à lui: «Votre Grandeur»? J'imaginai qu'il habitait un château avec tourelles et régnait sur un pays immense, où tout devait être en or. On alla le reconduire en une longue file de voitures, jusqu'à la frontière de la paroisse.

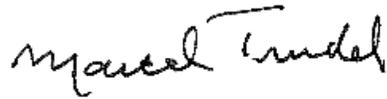
Les années passèrent. Je sus peu à peu le vocabulaire qui s'appliquait à ce personnage mystérieux: évêque, diocèse, palais épiscopal. Et en même temps, j'apprenais un autre vocabulaire (comté, province, Confédération) qui repoussait ce Monseigneur dans l'ombre; le royaume féerique devenait de plus en plus petit, et quand je vis ce qu'était son palais épiscopal, mon rêve d'enfant s'évanouit tout à fait. Plus étonnant encore: assistant récemment à une conférence et tournant un moment la tête, j'aperçus derrière moi, dans la foule anonyme, un monsieur vêtu comme les autres hommes, avec pour seul signe distinctif, une petite croix au revers du veston: c'était l'évêque d'aujourd'hui.

Cette évolution, depuis l'émerveillement de mes jeunes années jusqu'à ce XXI^e siècle, correspond exactement à celle de ce diocèse que raconte l'abbé Jean Panneton. Diocèse qui a longtemps contenu sa population dans une intense atmosphère de religion, avec ses paroisses productrices d'abondantes vocations ecclésiastiques; sous la crosse de l'évêque (M^{gr} Comtois insistait fortement sur les mots «mon séminaire»), ce diocèse a eu un collège classique qui était en fait un Petit Séminaire, puis un Grand Séminaire pour la formation des prêtres.

Et survint, inattendue, cette «révolution tranquille»: le Petit Séminaire devenant collège pour garçons et filles; le Grand Séminaire, tout neuf, se trouvant tout à coup sans «sujets»; là où naguère le curé devait se faire

aider d'un vicaire, il ne reste qu'un prêtre et même, en certains lieux, le presbytère demeure désert.

Évolution que l'abbé Panneton décrit avec une parfaite sérénité, sans enfler ses phrases d'épithètes d'épopée quand il raconte les succès de l'œuvre ecclésiale, sans théâtrale désolation quand se produit la grande décadence. Histoire dite en toute simplicité de style (d'ailleurs, dans sa lignée, l'auteur est précédé d'un illustre modèle). Si bien qu'on espérerait le retrouver lors du deuxième centenaire, dans cinquante ans... pour qu'il ajoute une suite à ce livre.

A handwritten signature in black ink, reading "Marcel Trudel". The signature is written in a cursive, flowing style with a horizontal line above the name.

Présentation

LE DIOCÈSE DE TROIS-RIVIÈRES célèbre son 150^e anniversaire. Il n'est pas sans histoire mais nous sommes sans mémoire. De grands noms ont glissé dans l'oubli. Des événements marquants sont effacés de toutes les mémoires. À chaque jour, il est question du boulevard des Récollets. Posez la question : Les Récollets, un nom de fleur ou une sorte d'oiseau ? Le Pont Lejeune ? Et ce bronze magnifique, rue Bonaventure, qui représente-t-il ? M^{gr} Lafèche. Qui est ce Monseigneur un peu poseur ?



L'auteur Jean Panneton

En 1852, le diocèse de Trois-Rivières n'a pas surgi en vertu d'une génération spontanée. C'est plutôt l'aboutissement d'un travail d'évangélisation bicentenaire où les Jésuites, les Récollets, les prêtres séculiers et des communautés comme les Ursulines et plusieurs autres ont joué un rôle déterminant.

Avant 1852, toute la région rive nord et rive sud faisait partie de l'archidiocèse de Québec. On découpa un vaste territoire à même cet archidiocèse démesuré pour former le diocèse de Trois-Rivières. Le nouveau diocèse était très vaste. D'est en ouest, rive nord, il s'étendait de Sainte-Anne-de-la-Pérade à Maskinongé ; rive sud, il s'étirait de Deschaillons à Yamaska. Du nord au sud, il couvrait la vallée du Saint-Maurice jusqu'aux « lignes » qui englobent les Cantons-de-l'Est.

Huit évêques se sont succédé à la direction du diocèse. L'un, le troisième, M^{gr} Cloutier, resta en poste pendant 35 ans. Un autre, le cinquième, M^{gr} Roy, séjourna à Trois-Rivières moins de deux ans. Il faudrait que tout diocésain puisse décliner le nom de nos huit évêques, de M^{gr} Cooke, l'évêque pionnier, à M^{gr} Veillette, l'évêque actuel. Les huit méritent notre

reconnaissance. Il faut donc les connaître. Chacun des huit a contribué selon son tempérament et les circonstances au progrès spirituel, social et culturel de la région.

La vie de l'Église ne se développe pas en parallèle à la vie du milieu, elle en épouse le mouvement. Ainsi on peut refaire l'histoire du boom industriel qui a fait naître Grand-Mère, Shawinigan et qui a tiré Trois-Rivières de sa somnolence, en retraçant la naissance et le développement des paroisses de ces endroits.

Évoquer les grandes heures du diocèse, c'est parler du Père Frédéric, du Sanctuaire du Cap, du Congrès eucharistique diocésain C'est aussi parler d'écoles normales, de la naissance de l'université, des œuvres de loisirs, de la question sociale, des services sociaux, d'un réseau d'écoles et d'hôpitaux, autant de domaines où l'Église d'ici, surtout au xx^e siècle, a joué un très grand rôle.

Pratiquement, tout en faisant la part des choses, l'histoire de notre région ne saurait être que profane.

JEAN PANNETON

PREMIÈRE PARTIE
150 ans d'espérance

CHAPITRE I

Le temps des semailles

1535-1845

Tout a commencé à l'île Saint-Quentin



Jacques Cartier dresse une croix sur l'île Saint-Quentin le 7 octobre 1535.

Source : Fastes trifluviens, 1931.

En 1535, lors de son deuxième voyage au Canada, le capitaine Jacques Cartier remonte le Saint-Laurent pour la première fois. Attiré par des îles qui divisent en trois branches une rivière aux eaux noires, affluent du grand fleuve, Cartier mouille l'ancre de l'Émérillon et prend place dans une barque, impatient de mettre le pied sur la grève d'une de ces îles deltaïques.

La barque hissée sur le sable, il ordonne à ses gens d'abattre quelques grands pins. On choisit les deux plus beaux pour les assembler en croix. Entouré de quelques gentilshommes et de rudes marins, Cartier met genou en terre devant la croix de bois. À l'orée de la forêt mauricienne, au lieu qui sera plus tard appelé « les Trois Rivières » se dresse la croix rustique. Ce jour-là, notre région reçut son véritable baptême catholique. Sur le mode poétique, Jeanne L'Archevêque-Duguay a évoqué ce moment mémorable :

*« La solitude trifluvienne vit d'une vie nouvelle,
Son sol païen reçoit la sublime consécration¹. »*

Plus de trois siècles après la plantation de la croix sur la pointe de l'île Saint-Quentin, naquit, en 1852, le diocèse de Trois-Rivières. Notre diocèse n'a pas surgi soudain comme un bloc erratique. Il est l'aboutissement d'un long processus dont la croix de l'île a marqué la poussée initiale. Un lent

développement où sont intervenus des événements et des personnages les plus divers. Les guerres franco-anglaises, les traités, un événement comme la Conquête de 1760, la tension entre Rome et les autorités britanniques, autant de circonstances qui ont infléchi parfois la marche vers la création du diocèse. Quant aux personnes, reconnaissons l'apport des Jésuites, des Récollets, d'un M^{gr} de Laval, d'un M^{gr} de Saint-Vallier, des Ursulines. Grâce à eux et à bien d'autres, le jeune diocèse reposa sur des assises solides dès sa naissance.

Pendant ses 150 années d'existence, huit évêques se sont succédé à la tête du diocèse. Huit prélats de qualité, secondés par une pléiade de communautés. Parmi ces communautés qui ont réalisé de notre région une chrétienté, plusieurs ont déjà fait l'objet de monographies.

Comment rendre compte d'une histoire si dense en quelques pages? Survolons-la en éclairant certains espaces intéressants, résignés à laisser dans l'ombre d'autres aussi dignes d'intérêt.

Préhistoire du diocèse de Trois-Rivières

Le diocèse naîtra en 1852. Entre le geste hautement symbolique de Jacques Cartier et la naissance du diocèse de Trois-Rivières, s'étire une longue période de trois siècles. Établir la succession des événements, dresser la liste des intervenants, voilà la fonction du chroniqueur. L'historien, même apprenti, va plus loin. Au delà du fait neutre coiffé d'une date, il se demandera pourquoi tel événement s'est produit à telle date, avant ou après tel autre? Pourquoi les Récollets ont-ils précédé les Jésuites à Québec? Pourquoi les uns et les autres sont-ils retournés en France en 1629? Pourquoi les Jésuites sont-ils revenus en Nouvelle-France dès 1632 tandis que les Récollets patienteront jusqu'en 1670? Pourquoi, vers 1795, la région de Trois-Rivières a-t-elle accueilli tant de prêtres français? Et pourquoi le diocèse de Trois-Rivières naît-il aussi facilement en 1852?

Plus que la succession dans le temps des événements, c'est leur enchaînement qui intéresse l'historien et le lecteur. Ainsi le temps historique fera l'effet d'un courant qui coule quelque part, selon un certain sens, plutôt qu'un amas de dates et de noms disparates.

Une belle aventure qui tourne court

Samuel de Champlain, fondateur de Québec en 1608, nourrissait des ambitions apostoliques. Dans ses projets, colonisation et évangélisation allaient de pair. En 1615, lors de son huitième voyage en France, le fondateur de Québec multiplie les démarches pour recruter des religieux, « de

bons pères capables de planter la Croix dans ces terres neuves». Un ami puissant, Louis Houel, lui conseilla de s'adresser au Provincial des Récollets². Ces religieux disciples de saint François d'Assise feraient d'excellents missionnaires. Le prince de Condé lui-même fut saisi de la demande et l'appuya de son autorité³. Champlain revint donc à Québec accompagné de quatre Récollets.

Depuis longtemps, le Platon trifluvien était le rendez-vous des Amérindiens et des Français à l'époque de la traite. À peine débarqués à Québec, les premiers Récollets comprirent que cette grande foire de la fourrure requérait leur présence. C'était l'occasion rêvée d'entrer en contact avec les Amérindiens venus du nord par le Saint-Maurice et de l'ouest par le fleuve Saint-Laurent.

Dès 1616, le Père Jean Dolbeau réussit à prendre place dans une barque en partance pour le marché des pelleteries. Deuxième présence d'un missionnaire dans nos parages. L'année suivante, le Frère Pacifique Duplessis prolongea son séjour au-delà de la saison de la traite. Apothicaire de métier, ce bon frère rendit mille services aux Amérindiens et gagna leur confiance.

Première messe en terre trifluvienne

Partis de France au printemps de 1615, quatre Récollets, les Pères Denis Jamet, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron et le Frère Pacifique Duplessis se lançaient, dès leur arrivée au Canada, à la conquête des âmes.

C'est dimanche le 26 juillet 1615 que, pour la première fois, la messe fut célébrée aux Trois-Rivières. Le R. Père Denis Jamet, récollet, en fut l'officiant. Comme tous les autels primitifs, celui-ci est une simple table rustique installée à la hâte dans une éclaircie de la forêt. Des arbres en plein épanouissement ; des fleurs aux corolles ouvertes et parfumées ; de la mousse en tapis duveté. Le chant des oiseaux, la brise sylvestre, le murmure de l'eau... Et la voix ardente du religieux résonne au milieu de la paix dominicale pendant que des fronts baissés méditent sur le mystère du passé inconnu et de l'avenir pressenti de ce continent nouveau.

Almanach du tricentenaire trifluvien - 1934

En 1618, le Père Paul Huet, construisit un abri de branches en guise de chapelle et y célébra la messe pendant un mois. Un autre Récollet, le Père Guillaume Poulain, se vit même confier le poste trifluvien pendant quelques années⁴. Reconnaissons que les résultats de ce premier apostolat en terre trifluvienne furent plutôt minces. Du ponctuel, rien de continu ni de structuré. Devant l'ampleur de la tâche, ils se sentirent dépassés et firent appel aux Jésuites dès 1625. D'ailleurs ils se rendirent compte que ce genre d'apostolat leur convenait peu.

Les Jésuites, eux, avaient déjà l'expérience de la terre

canadienne. De 1611 à 1614, ils avaient été missionnaires en Acadie. À l'appel des Récollets, ils revinrent en Amérique, cette fois en Nouvelle-France⁵. Des religieux de grande valeur comme les Pères Lalemant, Massé et Brébeuf arrivèrent à Québec en 1625. Ils y furent mal reçus. En effet, en l'absence de Champlain, Emery de Caen, un calviniste agressif, alors directeur de la Compagnie de Caen, les accueillit en leur faisant sentir qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Il les invita à retourner en France⁶. Heureusement les Récollets leur offrirent une hospitalité chaleureuse qui les reconforta. D'autres Jésuites vinrent rejoindre leurs confrères, entre autres les Pères Noyrot et de Noue. Ces premiers missionnaires jésuites ont-ils fréquenté la région de Trois-Rivières? On ne le saura jamais. Un Jean de Brébeuf « prit le bois » pour apprendre la langue et les mœurs des « sauvages ». La pince de son canot a peut-être connu la rive sablonneuse de l'une des îles à l'embouchure du Saint-Maurice!

À Québec même, la première cohorte de Jésuites défrichèrent le terrain qui leur avait été concédé. Mais, en 1629, la flotte anglaise commandée par les frères Kirke s'empare de la Nouvelle-France naissante. Ainsi fut détruite l'œuvre inachevée de Champlain. Celui-ci, la mort dans l'âme, regagna la France en compagnie des traiteurs, de quelques colons à peine implantés et des missionnaires, autant les Récollets que les Jésuites. Il faudra attendre 1632, l'année du traité de Saint-Germain-en-Laye, pour que le Canada soit rendu à la France. L'œuvre à peine amorcée de colonisation et d'évangélisation connaîtra alors un nouveau départ.

Le temps des missionnaires jésuites

En 1632, le Canada est rendu à la France après trois années de discussions. L'intervention de Richelieu fit cesser les tergiversations. Champlain revint à Québec en 1633, avec le titre de lieutenant de la colonie. Emery de Caen l'avait précédé d'un an. Ce calviniste hostile aux Jésuites se vit imposer la présence de trois d'entre eux, lors de son retour avec le titre de directeur de la Compagnie de la Nouvelle-France. Des Jésuites, non des Récollets. Pourtant ces derniers étaient impatients de reprendre leur œuvre à peine ébauchée. L'évincement des Récollets au profit des Jésuites était dû à l'influence du Père Joseph, éminence grise de Richelieu. Ce collaborateur intime de Richelieu était un Père capucin très peu sympathique aux Récollets, ses frères en François. En fait, les Récollets patientèrent quelque 38 ans avant de revenir au Canada⁷.

Jusqu'en 1670, les Jésuites seront donc les seuls responsables spirituels de la colonie. Le Père LeJeune et ses premiers compagnons étaient venus au

Canada pour convertir les Amérindiens, non, en premier lieu, pour s'occuper des colons et des administrateurs français. La vie de Jean de Brébeuf illustre la vocation véritable des Jésuites en Nouvelle-France. Un peu comme les coureurs des bois, il s'enfonce dans la forêt, remonte le fleuve et les rivières, non en quête de pelleteries mais à la recherche des tribus amérindiennes à évangéliser. Jean de Brébeuf, géant de l'apostolat, a vécu chez les Hurons, apprenant leur langue, vivant à leur manière et même donnant sa vie pour eux. On se l'imagine mal attaché à un poste par les liens du ministère.

Les premiers missionnaires jésuites furent attirés par Trois-Rivières, le grand marché de la fourrure, qui avait détrôné le poste de Tadoussac moins accessible. Le 4 juillet 1634, le Sieur de La Violette, mandaté par Champlain, fonde la ville de Trois-Rivières. Deux Jésuites l'accompagnent : les Pères Jean de Brébeuf et Antoine Daniel. Plusieurs autres, dont les Pères Paul Le Jeune et Jacques Buteux, viendront exercer leur apostolat au poste de Trois-Rivières. Autant de grands noms qui donnent du lustre aux premières heures de l'humble « habitation ». Les registres de la paroisse de Trois-Rivières portent la signature de vingt-neuf missionnaires jésuites de 1634 à 1670. Un Jean de Brébeuf, plutôt nomade de la Croix, est venu de temps en temps, comme le rappellent les registres de 1641 et de 1644. D'autres, comme Jacques Buteux, y résident de nombreuses années et assurent une permanence à la mission. Une réduction sur le modèle de celle de Sillery y est même fondée en 1635. Elle compte à un moment donné autour de 80 néophytes. Autour de la résidence de la Conception, le Père Le Jeune anima même, pour des apprentis missionnaires, une école de langues indiennes⁸.

Les archives de l'évêché de Trois-Rivières conservent les reliques du passage des premiers missionnaires jésuites soit les actes de baptêmes, de mariages et de sépultures, quelques-uns écrits de la main de Jean de Brébeuf, de Gabriel Lalemant, de Charles Garnier, de Jacques Buteux. Ces précieux registres remontent à 1634. Ils sont les plus vieux documents manuscrits du Canada, le feu ayant détruit les premiers registres de la paroisse de Québec antérieurs à 1634. Ces pages manuscrites, de lecture émouvante, demeurent des témoins sacrés de l'œuvre des premiers missionnaires.

Autre souvenir sacré de ces temps héroïques, cette double tragédie de Jacques Buteux et d'Anne de Noue⁹. Elle est restée gravée dans notre mémoire collective. Anne de Noue victime de la poudrerie en plein lac Saint-Pierre. Jacques Buteux emporté dans les remous du Saint-Maurice.

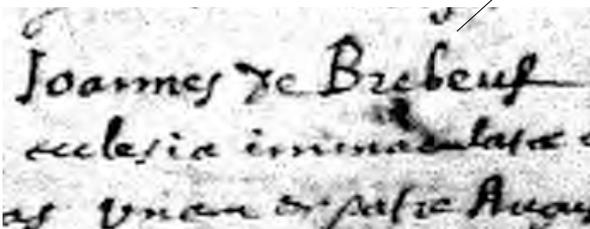


Les archives déposées à l'Évêché de Trois-Rivières conservent les reliques du passage des premiers missionnaires jésuites soit les actes de baptêmes, de mariages et de sépultures, quelques-uns écrits de la main de Jean de Brébeuf, de Gabriel Lallemant, de Charles Garnier, de Jacques Buteux. Ces précieux registres remontent à 1634. Ils sont les plus vieux documents manuscrits du Canada.

Catalogue des « Trespassez
du lieu nommé
Les Trois Rivières », 4 juillet
1634 à octobre 1679



Catalogue des personnes baptisées à Trois Rivières



Anne de Noue, le 30 janvier 1646, se dirigeait en raquettes vers la mission de Sorel. Au milieu du lac, une violente tempête de neige le fait rouler en rond. On le retrouve glacé, en posture d'orant. Et Jacques Buteux, lui, remontait le Saint-Maurice en canot, au printemps de 1652, vers le pays des Attikamègues de la Haute-Mauricie. D'aucuns situent la tragédie à hauteur du village justement nommé depuis Saint-Jacques-des-Piles. Deux tragédies qui nous montrent le courage même physique de ces apôtres que rien ne pouvait arrêter. Le destin de Jacques Buteux et d'Anne de Noue confère au début de l'Église trifluvienne un caractère d'épopée.

Les Jésuites devaient se sentir à l'étroit dans ce petit poste de Trois-Rivières qui comptait, vers 1660, tout au plus 461 habitants. C'est le temps de la traite qu'ils appréciaient, ces mois où la fourrure réunissait une foule bigarrée. Mais leur vocation les poussait au-delà du fortin, vers l'ouest à la rencontre des Amérindiens de différentes tribus. La menace iroquoise contrecarrait leur poussée missionnaire. Il n'était pas bon de s'aventurer vers ces régions contrôlées par les Iroquois. Le martyr de Jean de Brébeuf et de ses compagnons leur avait servi un cruel avertissement. Quand, en 1667, la paix iroquoise, imposée par le régiment de Carignan-Salières, ouvrit les grands espaces à l'apostolat des missionnaires, les Jésuites délaissèrent leur quasi-paroisse de Trois-Rivières pour donner libre cours à leur vocation de missionnaires auprès des Indiens, du côté du Lac Huron et de l'Iroquoisie. Au départ des Jésuites, les Sulpiciens desservirent le poste de Trois-Rivières pendant deux ans. Puis deux Jésuites réapparurent comme desservants pour quelques mois. L'un d'eux, le Père Richard, sera le dernier supérieur de la petite communauté jésuite à Trois-Rivières. Les Jésuites exercèrent leur ministère à la mission de Trois-Rivières pendant près de quarante ans. Qui pourrait mesurer



Le premier apôtre du Saint-Maurice fut le P. Jacques Buteux, jésuite, qui, dès 1651, s'aventura au-delà de La Tuque pour évangéliser les timides Attikamègues. Revenu à Trois-Rivières, il repartit le 4 avril 1652 pour la Mattawin. C'est à l'aller, le 10 mai 1652, qu'il fut massacré par les Iroquois, peut-être aux environs des chûtes de Shawimigan.

Source : Fastes trifluviens, 1931.



Relations des Jésuites, 1637.

Source : Bibliothèque de Montréal

l'effet de la présence d'un Jacques Buteux et de la trentaine de religieux de qualité dont le séjour trifluvien fut plus ou moins prolongé ?

La paix iroquoise, avons-nous dit, explique le départ des Jésuites. C'est le désir d'évangéliser les tribus indigènes qui les avait amenés au Canada, comme d'autres de leurs confrères, poussés par une même vocation, avaient abordé en Chine et au Tonkin. Le jour où les explorateurs et les traiteurs purent s'enfoncer dans les forêts en pleine sécurité, les missionnaires les suivirent et, souvent, les précédèrent. N'oublions pas que, depuis 1658, M^{gr} de Laval était devenu le premier responsable de l'Église au Canada, auto-

rité exercée jusque-là par le Supérieur des Jésuites à Québec, en lien avec l'archevêque de Rouen qui revendiquait la juridiction sur l'Église en Nouvelle-France. M^{gr} de Laval nommé d'abord vicaire apostolique exerçait son autorité en toute autonomie. Dans ses visées pastorales, M^{gr} de Laval a toujours favorisé la vocation missionnaire des Jésuites auprès des Amérindiens. Autant que possible, il s'efforçait d'assigner la desserte des paroisses au clergé séculier ou à d'autres religieux. On peut présumer que l'évêque a dû encourager les Jésuites à laisser à d'autres la mission permanente de Trois-Rivières, pour remonter le fleuve et les rivières, non en quête de castor mais à la recherche d'Amérindiens à convertir. Aussi, en 1670, les Récollets arrivaient-ils à point nommé pour continuer l'œuvre des Jésuites en région trifluvienne.

L'ère des pères curés, les Récollets

Les Récollets avaient tout fait pour revenir au Canada en 1632, au lendemain du traité de Saint-Germain-en-Laye rendant la colonie à la France. Le Père Joseph avait incité le puissant Cardinal Richelieu à leur préférer les Jésuites. En 1670, grâce à Talon, ils reviennent à Québec. L'intendant ramenait les Récollets pour contrebalancer l'influence des Jésuites, malgré une certaine réticence du vicaire apostolique. À la grande surprise de Talon, les « bons Pères » furent chaleureusement accueillis tant par M^{gr} de Laval que par les Jésuites¹⁰.

Remerciements

BIEN D'AUTRES que le signataire ont participé à la réalisation de ce livre. En plus de l'équipe mentionnée en préliminaire, je tiens à remercier spécialement Marcella Maheu, qui a eu la tâche de rendre lisible les palimpsestes de l'auteur, et René Verrette, d'en relire minutieusement le texte.

Quant à Bernard St-Onge, sa collaboration fut hors pair. Il a réparti la matière selon un ordre logique, choisi les illustrations avec à-propos et, surtout dans la deuxième partie, comblé des lacunes importantes.

Je tiens à remercier Denis Vaugois, directeur de la maison d'édition Septentrion, d'avoir accepté avec enthousiasme l'édition de ce volume. Son professionnalisme donne à cet ouvrage une qualité appréciée.

Enfin, la préface signée Marcel Trudel, historien émérite originaire de notre diocèse, ajoute de la crédibilité à cet ouvrage, si modeste qu'il soit. Nous avons voulu une histoire du diocèse de Trois-Rivières à la portée de tous.

JEAN PANNETON

CE DEUXIÈME TIRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ EN MINION CORPS 11
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2002
SUR LES PRESSES DE AGMV-MARQUIS
À CAP-SAINT-IGNACE, QUÉBEC
POUR LE COMPTE DE DENIS VAUGEOIS
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION